



PETER MAY
LA PETITE FILLE
QUI EN SAVAIT TROP

BOUERGUE
moi

Présentation

Bruxelles, 1979. Alors que Neil Bannerman, un journaliste d'investigation envoyé par le Edinburgh Post, découvre les us et protocoles de la jeune Communauté européenne, un homme d'un tout autre calibre arrive lui aussi du Royaume-Uni. Ancien combattant des forces armées britanniques, Kale est devenu un tueur professionnel redoutable et s'il a rejoint le continent c'est pour une exécution. Un crime qui serait parfait si une étrange petite fille, incapable de parler ni d'écrire, mais extraordinairement douée en dessin, n'en était le témoin. Tania saura-t-elle donner un visage à l'assassin de son père ? En aura-t-elle le temps ?

Peter May lance un infernal compte à rebours dans la capitale belge, coeur de la vie politique européenne, épicerie de tous les jeux de pouvoir. Bannerman, l'Écossais impliqué à son corps défendant dans le meurtre d'un compatriote, pourra-t-il prendre de vitesse un assassin qu'aucune pitié n'a jamais arrêté ? Et, tandis que les autorités belges et britanniques s'acharnent à étouffer une affaire aux ramifications politiques, parviendra-t-il à démêler les motivations du meurtre d'un homme que beaucoup considéraient comme le futur Premier ministre du Royaume-Uni ?

Né en 1951 à Glasgow, Peter May vit dans le Lot. Sa trilogie écossaise – *L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis* et *Le Braconnier du lac perdu* –, initialement publiée en français par les Éditions du Rouergue, a conquis le monde entier. Saluée par de nombreux prix littéraires, toute son œuvre est disponible aux Éditions du Rouergue.

Du même auteur

Dans la collection Rouergue noir

Je te protégerai (2018)

Les Disparus du phare (2016)

Les Fugueurs de Glasgow (2015)

L'Île du serment

(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)

Scène de crime virtuelle (2013)

Trilogie écossaise

La Trilogie écossaise, édition intégrale (2014)

L'Île des chasseurs d'oiseaux

(2010, Prix Cezam Inter-CE 2010)

L'Homme de Lewis

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

Le Braconnier du lac perdu

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac)

Série chinoise

La Série chinoise, édition intégrale, volume I, 2015

La Série chinoise, édition intégrale, volume II, 2016

Meurtres à Pékin (2005, Babel 2007)

Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel 2008)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel 2008)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel 2009)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel 2010)

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel 2011)

Dans la collection Assassins sans visages

L'Île au rébus (2017, Rouergue en poche 2018)

La Trace du sang (2015, Rouergue en poche 2017)

Terreur dans les vignes (2014, Rouergue en poche 2016)

Le Mort aux quatre tombeaux (2013, Rouergue en poche 2015)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Dorothy-Shoes

Titre original : *The Man With No Face*

© Peter May, 1981

© Éditions du Rouergue 2019, pour la traduction française

www.lerouergue.com

Peter May

LA PETITE FILLE
QUI EN SAVAIT TROP

roman

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE
noir

Note au lecteur

Paru en 1981, *La Petite Fille qui en savait trop* est mon troisième roman. Je l'ai écrit il y a presque quarante ans, au cours de mes deux dernières années de journalisme à Glasgow.

Lorsque Quercus, mon éditeur anglais, m'a proposé de le republier, je l'ai relu pour la première fois depuis toutes ces années, et j'ai été frappé de constater à quel point son sujet et son cadre étaient d'actualité dans le contexte du monde d'aujourd'hui.

L'histoire se déroule pendant l'hiver 1979. À Bruxelles. Avec, en toile de fond, les élections générales britanniques et le débat politique sur l'entrée du Royaume-Uni dans l'Union européenne.

Ce qui m'a également frappé, c'est son côté noir (assez proche du *Nordic Noir* d'aujourd'hui), les meurtres commis au cœur de l'hiver maussade d'une ville enneigée, ainsi que les particularités culturelles propres à ces années-là et depuis longtemps révolues. Les bouteilles de lait déposées devant les portes, par exemple. Les machines à écrire à la place des ordinateurs. Une époque où Internet et les téléphones portables n'existaient pas encore, où les informations circulaient beaucoup plus lentement.

Le paysage politique a changé, lui aussi. En 1979, considéré comme un paria, le gouvernement de l'apartheid d'Afrique du Sud

se voyait imposer des sanctions par les Nations unies. De même que le régime illégitime de Ian Smith, dans la Rhodésie voisine qui devait bientôt devenir l'état indépendant du Zimbabwe.

L'un des personnages du roman est une enfant autiste. En quarante ans, de grands progrès ont été réalisés dans la compréhension et le traitement de cette maladie. Ce qui en est dit ici reflète l'opinion dominante de l'époque.

En entreprenant ce que j'appellerais une révision légère du texte avant sa nouvelle publication, je me suis retrouvé en train de dialoguer avec celui que j'étais à l'âge de vingt-sept ans. Je suis persuadé que le jeune auteur aurait contesté certains des changements (mineurs) effectués, mais mes quarante années d'expérience de la vie et de l'écriture ont eu raison de lui.

Pour finir, je dois dire que je suis très satisfait de *La Petite Fille qui en savait trop*, et j'espère sincèrement que vous l'aimez aussi.

Peter May

Lot, 2018

pour Bryan

*Le loup habitera avec l'agneau,
et la panthère se couchera
avec le chevreau ; le veau,
le lionceau et le bétail qu'on
engraisse seront ensemble,
et un petit enfant les conduira.*

Ésaïe 11:6

Chapitre 1

Kale regarda le train, de l'autre côté de la vitre éclaboussée de pluie, et pensa : c'est la dernière fois. Mais à peine cette idée formée dans son esprit, elle se coagula. Il savait qu'il tuerait de nouveau.

Il tourna nerveusement sa cigarette entre ses doigts tachés de nicotine et avala le fond amer de sa tasse de café. Sur le comptoir, le percolateur sifflait et crachait de la vapeur ; avec la pluie qui recommençait à tomber, la fenêtre se couvrait de buée. Les premières gouttes de condensation se formèrent et tracèrent des lignes claires en glissant sur le verre.

Un vieux assis dans un coin faisait durer son café, histoire de rester au chaud ; derrière le bar, une femme au visage dur observait Kale en fumant une cigarette. Elle en avait croisé, des types comme lui. Dans ce genre d'endroit défilaient constamment des hommes et des femmes ayant connu des jours meilleurs. Le costume de celui-ci avait peut-être coûté cher mais, maintenant, il était fripé, déformé, effiloché aux poignets, luisant aux coudes et aux fesses. Son vieux pardessus bleu, râpé, taché sur le devant, avait le col constellé

de pellicules. Ses vêtements trop grands pendaient sur un corps amaigri. Elle avait vu pire, mais peut-être que celui-là n'en était qu'au début.

Il devait avoir dans les trente-neuf, quarante ans. Cheveux clairsemés plaqués en arrière, joues creuses, pommettes saillantes, peau claire, pâle, un peu jaune, pas une ride. Mais c'étaient ses yeux qui l'intéressaient, si tant est qu'elle pût s'intéresser à quelque chose. Sombres, enfoncés, trop rapprochés, ils brûlaient d'une intensité sinistre qu'elle n'avait jamais vue. Son visage affichait une expression maussade, mais pas vaincue comme celle du vieux dans le coin de la salle – comme celle de la plupart de ceux qui entraient ici pour fixer d'un air morose l'intérieur d'une tasse de café sans fond.

Kale surprit son regard ; elle détourna vite la tête et s'aperçut soudain que ces yeux lui faisaient peur... l'intimidaient presque. *Tu te laisses emporter par ton imagination, Nance*, se dit-elle sans conviction.

– Eh, vous ! cria-t-elle au vieux dans le coin, d'une voix aussi dure que son visage, avec un accent cockney venu tout droit de Londres. Vous l'avez bu, vot' café. Alors dehors, maintenant !

Le vieux leva la tête d'un air résigné. Il avait appris à accepter ce genre de choses. On finit par s'y habituer, comme on s'habitue à la douleur sourde et permanente d'un ulcère. Il repoussa sa chaise, se leva lentement avec ce qui aurait pu être un semblant de dignité, contourna le comptoir d'un pas traînant et sortit sous la pluie. Nance n'avait fait cela que pour ne plus focaliser son attention sur Kale, mais elle comprit brusquement son erreur. Elle se retrouvait seule avec lui, maintenant. Elle écrasa sa cigarette à moitié fumée, en alluma une autre entre ses minces lèvres maquillées, alla jusqu'au jukebox et sélectionna deux morceaux. Avec du bruit, elle se sentirait plus tranquille ; ce qui n'empêchait pas qu'elle aurait bien aimé pouvoir rappeler le vieux.

Elle n'avait pas besoin de s'inquiéter, Kale avait à peine remarqué le départ de l'autre client, et il ne se sentit que moyennement agacé lorsque le jukebox se mit à beugler un tube discordant. Nance ne l'intéressait pas le moins du monde. Il repensait à son entrevue avec Swinton, trois jours plus tôt, dans un salon de thé minable de Londres.

Swinton était un petit gros affairé, le genre de type qui transpire tout le temps. Il s'était assis en face de Kale.

– C'est un gros coup, Kale, avait-il dit sur le ton du secret en se penchant au-dessus de la table en bois, et en lui soufflant dans le nez son haleine qui empestait l'ail. Beaucoup de fric, cette fois. Tu pourrais prendre ta retraite. Où t'étais, d'ailleurs ? Les gars pensaient que t'étais peut-être mort ou je sais pas quoi. Ça fait plus d'une semaine que le bruit court.

Kale se sentait mal à l'aise au milieu de ces vieilles dames en train de boire leur thé dans des tasses en porcelaine. Swinton avait insisté pour qu'ils ne se rencontrent pas dans le pub habituel.

– Combien ? Qui paie ?

Le sourire de Swinton s'était élargi.

– Oh, allez, Willie, mon pote. Tu me connais. Même si je le savais, je te le dirais pas. Mais vrai de vrai, cette fois, même moi je sais pas.

Il s'était interrompu et reculé sur sa chaise quand une serveuse était passée près d'eux avec une pile de tasses vides et de soucoupes tintant sur un plateau, puis il avait repris, de nouveau penché en avant :

– C'est pas comme d'habitude. Tu traiteras en direct. J'aurai ma commission pour t'avoir trouvé, mais je te jure que je sais pas qui paie.

– Combien ?

– Cent mille tickets. Cent mille ! Putain, je le ferais pour le quart, mais j'ai pas ta classe. Personne a ta classe, mon pote.

Kale jouait avec sa tasse, le thé avait refroidi, le lait formait une peau à la surface. Ça ne lui plaisait pas. S'il n'avait pas eu besoin d'argent...

– Raconte.

Nance fut soulagée de voir Kale remonter son col et repousser sa chaise. Elle le regarda sortir, puis s'approcha de sa table pour ramasser la tasse vide ; il y avait vingt pence sous la soucoupe. Marrant, pensa-t-elle, comme certains ne perdent jamais leurs habitudes. Peut-être qu'il n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air.

Kale traversa la cour de la gare, l'asphalte crissait sous ses semelles, la pluie de janvier lui cinglait le visage. Après avoir poussé trois wagons de charbon sur une voie de garage, une locomotive retournait lentement vers le dépôt. Devant lui, la petite ville industrielle s'élevait à flanc de colline, fouillis de maisons mitoyennes en briques noircies. Les hautes cheminées des usines crachaient leur fumée vers sa droite dans le ciel plombé, et il entendait des enfants jouer quelque part derrière un mur qui bordait la rue de la gare. Les pavés luisants de pluie reflétaient la pauvreté sinistre de l'endroit. Sur un mur, une affiche constellée de chiures de mouches exhortait à voter pour le Parti travailliste, rouge vif contre gris, un sourire sur le visage du candidat au-dessus du slogan *FOR A BETTER BRITAIN*, pour une Grande-Bretagne meilleure.

Il traversa Church Street en direction du kiosque à journaux situé à l'angle et, les mains enfoncées dans les poches de son manteau, contempla la place avec son monument aux morts noirci. Depuis trois jours, il venait ici chaque matin et chaque après-midi, pour examiner toutes les routes qui arrivaient et partaient de la place. Il connaissait maintenant cette ville mieux que personne. Chaque route qui en partait était marquée en rouge sur le plan rangé dans sa poche, chacune identifiable par une particularité qui ne pouvait pas être vue,

mais sentie ou entendue. Malgré sa persévérance et sa minutie, il était loin d'être satisfait. Dansant d'un pied sur l'autre, il observa attentivement la circulation. *Trois jours, ce n'est pas assez*, se dit-il. L'horloge du clocher de l'église indiqua trois heures sans sonner. Les minutes passaient lentement, la pluie s'arrêta, laissant le vent froid balayer la place.

Il vit le fourgon arriver du nord et le regarda passer devant lui, continuer jusqu'au bout de la rue puis revenir. Cette fois, il s'arrêta. Un Ford Transit blanc. Kale remarqua la boue fraîche qui avait éclaboussé les flancs depuis les roues avant, et en prit mentalement note bien qu'il doutât que ce lui soit utile. Pourtant, la moindre parcelle d'information pouvait servir. Un léger sourire retroussa ses lèvres. Les autres ne se seraient jamais donné autant de mal.

Un petit homme trapu descendit du fourgon, sa tignasse blanche et raide soulevée par le vent au-dessus d'un visage bronzé, parcheminé. Avec son gros manteau en tweed et ses yeux bleus si curieusement honnêtes, il ne correspondait pas à l'idée que Kale s'en était faite.

– Kale ? demanda-t-il.

Kale hochla la tête.

– Bon, alors à l'arrière du fourgon, mon gars.

Il contourna le véhicule et ouvrit les portes afin de le laisser monter.

– Tenez, collez-vous ça sur la tête. Et vous imaginez pas que vous allez pouvoir l'enlever pendant qu'on roule. Je vous surveillerai dans le rétro.

Kale tira le capuchon en coton noir sur sa tête et s'accroupit sur le tapis de sol pendant que le chauffeur refermait les portes. Il y avait des poils de chien par terre, et de la boue fraîche sur les chaussures de l'homme. Malgré son manteau et ses chaussures de bonne qualité, il avait les mains d'un travailleur manuel. Grosses, rêches, calleuses. Son accent était du nord ; il avait l'air de quelqu'un qui vit au grand air

et ne se sent pas vraiment à l'aise dans de coûteux vêtements de ville. Le dos appuyé à la paroi du fourgon, Kale adapta ses sens à l'obscurité. Ça sentait le chien et la vieille cigarette.

Ils semblaient faire le tour de la ville depuis une éternité. Plusieurs fois Kale perdit ses repères, mais il les retrouvait toujours. Le sifflement d'un train approchant de la gare, la montée raide et pavée de Cotton Street, le tintement du quart d'heure de l'horloge de l'église à côté du nouveau lotissement – la seule qui sonnait dans toute la ville. Ils quittaient l'agglomération à présent, il en était certain. Le rond-point du nord avec ses routes partant vers le nord et l'ouest. Le bruit d'un marteau-piqueur, et un bref arrêt au feu tricolore temporaire installé pour les travaux de la chaussée. Ils avaient emprunté la route A en direction de l'ouest. Une route que Kale avait inspectée le premier jour.

Le chauffeur roula sur la A pendant près de vingt minutes. Il devait donc être aux alentours de trois heures quarante. Kale vérifierait l'heure quand ils s'arrêteraient. Au bout de sept à huit minutes, le fourgon quitta la route principale. Kale entendit le cliquetis du clignotant avant qu'il ne ralentisse pour prendre un virage serré obligeant le chauffeur à passer en première. Sûrement une route étroite, peut-être un chemin agricole. Le fourgon rebondissait bruyamment sur le sol inégal. Kale entendait la boue éclabousser les côtés de la carrosserie. Puis ils s'arrêtèrent et, par-dessus le ronronnement du moteur tournant au ralenti, Kale entendit une voix d'homme, un bruit de sabots, des meuglements. Il tendit l'oreille pour essayer d'en capter davantage. Raclement d'un portail en bois, cris de l'homme, bétail qui recule. Ils avancèrent de nouveau, très lentement. Une côte abrupte, soudain une descente. Un pont ? Sur l'eau ? Oui, il entendait de l'eau couler. Le chauffeur avait baissé sa vitre. Maintenant, il accélérât, la surface était un peu meilleure, chuintement, *shouf, shouf, shouf*, de poteaux de clôture ou

peut-être d'arbres plantés au bord de la route. Nouveau ralentissement, claquement d'une grille pour bétail, puis crissement de graviers sous les pneus. Ils stoppèrent. Le chauffeur coupa le contact et descendit du fourgon.

– Gardez le capuchon, mon gars.

Les portes arrière s'ouvrirent, Kale sentit les mains de l'homme l'aider à sortir. Même la tête enfermée dans le noir, il savait qu'il y avait des arbres et une maison. En pierre. Quelque chose de grand, d'impressionnant. Des marches, un hall, le sentiment d'un vaste espace autour d'eux. Des dalles de pierre au sol, peut-être un carrelage. L'homme aux cheveux blancs et aux grosses mains rugueuses sentit le bras de Kale se raidir.

– C'est bon, mon gars. Du calme.

Kale fut surpris par la gentillesse de sa voix, sa candeur inattendue. Cet homme ignorait tout de lui. C'est étrange, pensa-t-il, comme une voix peut en dire long sur quelqu'un dont on ne voit pas le visage.

– Par ici.

Les grosses mains le guidèrent à travers le hall et lui firent franchir une porte.

– Vous pourrez enlever le capuchon une fois que j'aurai fermé la porte. Il y a une sonnette sous l'interrupteur quand vous serez prêt.

La porte se referma, la clé tourna dans la serrure, les pas lourds de l'homme s'éloignèrent.

Kale retira le capuchon et, aveuglé par la lumière électrique, plissa les paupières. Il lui fallut près de trente secondes pour ajuster sa vision. Il jeta un coup d'œil à sa montre. À peine plus de 4 heures. Puis il regarda autour de lui. Une petite pièce. Sans fenêtre ni cheminée, murs couleur crème, plancher nu. Une odeur de vieux et de poussière. Peut-être un débarras. Mais aucun indice, un endroit complètement vide à l'exception d'un banc de bois contre le mur d'en face. Les

yeux de Kale s'attardèrent sur le banc. À une extrémité, il y avait une mallette, et un gros téléphone noir posé à côté. La sonnerie soudaine le fit sursauter – une seule sonnerie, brève, forte. Il traversa la pièce, souleva le combiné et s'assit tout en observant le cadran. Ce n'était pas une ligne extérieure, mais un téléphone interne avec un numéro de poste : 4.

– Kale ? fit une voix rauque.

– Oui.

– Bon. Maintenant, retenez bien ceci...

La voix n'avait pas d'accent particulier, mais c'était celle d'un homme cultivé d'âge mûr. Les quelques mots prononcés suffisaient à détecter son assurance. Un homme habitué à parler, un homme habitué à être écouté.

– Vous et moi demeurerons les seuls à connaître l'objet de cet entretien. Vous ignorez qui je suis et il en sera toujours ainsi. Je sais très peu de choses sur vous, hormis votre réputation.

La voix marqua une pause. Kale laissa durer le silence et s'aperçut soudain qu'il faisait froid dans cette pièce vide. Puis la voix reprit, pressante, réclamant son attention :

– Dans la mallette, vous trouverez cinquante mille livres en liquide, la moitié de vos honoraires. Sur le dessus, un dossier contient deux photographies marquées A et B.

Kale fit passer le combiné à son autre oreille avant d'ouvrir la mallette. L'argent était là, sous un dossier, en liasses de billets de 100 £, mais il ne les compta pas. Il prit la chemise, l'ouvrit et en sortit les photos qu'il étala sur le banc.

– Écoutez attentivement ce que je vais vous dire parce que vous ne recevrez aucune instruction écrite, et vous ne pourrez pas non plus emporter ces photographies. Si vous souhaitez que je répète quelque chose, demandez.

– Attendez.

Kale sortit de sa poche un petit carnet écorné et un stylo à bille.

– C’est bon.

– La photo A est celle de Robert Gryffe. Il est ministre d’État aux Affaires étrangères.

Kale avait reconnu le visage sans pouvoir le situer. Un assassinat politique, donc. Ça lui était bien égal.

– Gryffe a la charge particulière de représenter le ministre des Affaires étrangères à la Commission européenne de la CEE à Bruxelles. Il y passe au moins une semaine par mois, période pendant laquelle il réside dans une maison mitoyenne qu’il possède rue de Pavie, au numéro 24. Aujourd’hui, on est jeudi. Dimanche matin, Gryffe a rendez-vous là-bas avec l’homme de la photo B. L’identité de ce dernier est sans importance pour vous, contentez-vous de mémoriser son visage. Je veux qu’ils meurent tous les deux... sans qu’il puisse y avoir suspicion de meurtre. À vous de vous débrouiller.

La voix s’interrompt. Kale attendit.

– Ensuite, vous vous rendez 33, rue du Commerce, dans l’appartement du dernier étage. Il sera vide. Il y a toujours une clé sous le paillason. Entrez, rendez-vous directement dans le salon. Une reproduction de Breughel est accrochée au-dessus de la cheminée. Elle cache un coffre-fort scellé dans le mur. La combinaison est la suivante : trois, zéro, cinq, neuf, six, deux. Le coffre contient une mallette noire...

– Le vol n’est pas mon truc, l’interrompt froidement Kale.

L’autre hésita.

– L’appartement a déjà été vérifié par un professionnel. On vous demande simplement de prendre la mallette et de quitter les lieux.

Une nouvelle hésitation, réticence à répondre à la question non formulée de Kale. Kale ne connaissait que trop bien le pouvoir du silence.

– Il est impossible de prendre la valise avant de... avant d’avoir accompli la tâche de la rue de Pavie.

– Continuez.

– Emportez-la directement à la gare du Midi où vous la déposerez dans le casier n° 39, sur la gauche des consignes à bagage. La clé est collée à l'intérieur du couvercle de la mallette posée à côté de vous. Retournez à la gare lundi à midi, vous trouverez cinquante mille livres supplémentaires en liquide dans ce même casier – en admettant, bien sûr, que vous ayez honoré votre contrat. Des questions ?

– Non.

– Bien. Je vous accorde cinq minutes pour étudier les photographies. Si vous pensez à quelque chose pendant ce temps-là, composez le six. Sonnez à la porte lorsque vous serez prêt à partir et n'oubliez pas de remettre le capuchon.

Un clic, la ligne fut coupée. Kale reposa le combiné. Il alluma une cigarette, examina les deux photos. Gryffe devait avoir une quarantaine d'années. L'autre homme était peut-être un peu plus jeune. Visage mince, barbu, sous une masse de cheveux blonds, ou peut-être roux. Deux visages inconnus. Deux hommes que Kale tuerait. Il n'en retirerait, il le savait, aucune satisfaction, pas plus qu'il n'en aurait mauvaise conscience, ou des remords. Car Kale était un tueur parfait : froid, efficace, implacable. Un homme sans pitié, pour personne, y compris lui-même.

Il resta assis un moment à fumer lentement sa cigarette, petite silhouette miteuse dans une pièce nue. Il retrouverait cet endroit. Sur la carte, ou au besoin en personne. Il était toujours important de savoir qui commanditait un crime. Et celui-là avait pris des précautions terriblement sophistiquées pour cacher son identité. *Vous vous croyez tous très malins*, pensa Kale. *Mais je finis toujours par vous avoir, d'une manière ou d'une autre.* Il attendit d'avoir fumé presque toute sa cigarette avant de se lever et de refermer la mallette en laissant les photos sur le banc. Puis il ramassa le capuchon noir et son argent, avança jusqu'à la porte, et sonna.

Chapitre 2

Il pleuvait. Pas une journée particulièrement faste. La veille, il avait plu, et il pleuvrait probablement le lendemain.

Bannerman se rappela un dessin humoristique qu'il avait vu dans un vieux numéro du magazine *Punch*. Au milieu de la jungle, deux crocodiles se prélassent face à face dans un marécage, la tête au ras de l'eau boueuse, et l'un d'eux dit : « Quand je pense qu'on est jeudi aujourd'hui. » Bannerman sourit. Ça l'avait amusé, et ça l'amusait toujours. Quelle différence... aujourd'hui, demain, hier. Jeudi ? Ironie du sort, il considérerait plus tard ce jeudi comme le jour où tout avait commencé. Celui à partir duquel plus rien ne serait jamais tout à fait pareil qu'avant.

Pour le moment, c'était juste un jour comme un autre. Pensif, il s'attarda à regarder dehors par la fenêtre, Princess Street, les jardins qui s'étendaient au-delà, la silhouette sombre et menaçante du château au sommet des falaises noircies par la pluie. Même quand il pleuvait, Édimbourg était une belle ville. Bizarrement, elle avait réussi à conserver

son caractère en dépit des changements apportés au fil des siècles. Elle avait quelque chose de quasiment médiéval avec ses ruelles biscornues, ses impasses pavées, ses immeubles inclinés. Et, bien sûr, la masse redoutable du château lui-même, saisissante, puissante sur l'horizon.

Au bureau, la journée commençait à peine. Les journalistes lisaient les quotidiens du matin en sirotant du café noir et en se remettant de la cuite de la veille.

– Bonjour, Neil.

Bannerman se détourna de la fenêtre et vit passer George Gorman, qui se dirigeait vers le service des informations.

– Bonjour, lança-t-il en le suivant des yeux.

Bannerman éprouvait de la sympathie pour son directeur de l'information. Gorman était un petit homme élégant, efficace mais dénué d'inspiration, nerveux dès que la pression montait. Un homme charmant attendant que le couperet s'abatte sur sa tête.

Le couperet était déjà tombé sur plusieurs de ses collègues : John Thompson, à l'éditorial, Alex McGregor, aux sports. Et il y avait eu aussi quelques victimes du remaniement chez les secrétaires de rédaction. C'était inévitable, en fait, depuis l'annonce de l'arrivée de Wilson Tait, revenu de Londres pour occuper le fauteuil de rédacteur en chef, récemment libéré.

L'*Edinburgh Post* n'avait jamais pu se vanter d'un tirage particulièrement élevé. Depuis des années, il vivait sur sa réputation de quotidien sérieux pour sa qualité et sa fiabilité. Il était lu par des hommes politiques, des membres des professions juridiques et médicales, des enseignants, des universitaires. Mais leur seule clientèle ne suffisait plus à équilibrer les comptes. Le profit comptait maintenant plus que le prestige. D'où la nomination de Tait, journaliste rigoureux de la vieille école, un Écossais aguerri à Fleet Street et de retour sur son ancien terrain de chasse ; il

amenait avec lui son noyau dur d'hommes de main à placer aux postes clés de la rédaction. Le sang allait couler. Et seule l'approche des élections générales – dans trois semaines – avait offert un sursis à Gorman. Lorsque ce serait fini, il recevrait une promotion sur une voie de garage pour laisser le champ libre à l'une des étoiles montantes de Tait. Tandis que Gorman serait autorisé à végéter tranquillement dans un bureau éloigné, avec une fonction ambiguë, le journal glisserait lentement mais sûrement vers le bas de gamme où il s'efforcerait d'attirer de nouveaux lecteurs, perdant presque à coup sûr, au passage, son lectorat actuel. Il faudrait alors que Bannerman reconsidère son avenir au sein du journal. Bien qu'il soit déjà incertain. Tait et lui s'étaient presque immédiatement affrontés sur le rôle de Bannerman au *Post*. Ils ne s'aimaient pas.

Son téléphone sonna.

– Bannerman à l'appareil.

– Bonjour, Neil. Tu es là de bonne heure.

Il sourit.

– Qu'est-ce que tu veux, Alison ?

– Le patron veut te voir.

– Tu veux dire qu'il est arrivé de bonne heure, lui aussi ?

– Ha, ha.

– J'y vais.

Quand il entra dans le bureau d'Alison, elle l'accueillit en plaisantant :

– Tu t'es trompé d'une heure en réglant ton réveil ?

Il sourit. Alison était une jolie fille, décontractée mais très efficace.

– En fait, je suis venu plus tôt pour te demander si tu étais libre ce soir.

– Oh, c'est sympa. Oui, je suis libre. Mais pas toi.

Bannerman fronça les sourcils.

– Ah bon ? Tu sais quelque chose que j'ignore ?

– Simplement que tu seras trop occupé à faire tes bagages. Je viens de te réserver une place dans le premier avion pour Bruxelles demain matin.

Elle montra de la tête la porte du rédacteur en chef et ajouta :

– Ordre de son Altesse impériale.

Tout en le regardant passer dans le bureau de Tait, elle se demanda ce qui lui plaisait tant chez lui.

En bras de chemise, penché sur son bureau, Tait leva brièvement les yeux de ses papiers lorsque Bannerman frappa et entra.

– Asseyez-vous. Je suis à vous dans une seconde.

Bannerman s'assit et observa patiemment Tait. Ce dernier adorait vous faire sentir que votre présence était tolérée mais qu'elle le dérangeait au milieu d'une tâche de la plus haute importance. Ça ne l'impressionnait pas.

Le nouveau rédacteur en chef n'était pas grand et possédait l'arrogance de beaucoup d'hommes petits imbus d'eux-mêmes. En compensation de leur manque de hauteur. D'âge indéterminé, il pouvait avoir entre quarante et soixante ans. Ses cheveux gris acier coupés court surmontaient une figure lourde et laide.

Il rassembla plusieurs feuilles imprimées, les glissa dans un dossier avant de relever la tête, et lança un regard circonspect à son journaliste d'investigation ; il ne l'aimait pas mais se sentait en même temps intimidé par lui. Par son calme, sa forte présence, son assurance manifeste. Contrairement aux autres, Bannerman n'obéissait pas au doigt et à l'œil. Et ça l'agaçait.

– Je vous envoie à Bruxelles pour quelques semaines, lança-t-il.

– Ah bon ? fit Bannerman en feignant la surprise.

– On aura besoin de trucs croustillants sur la CEE dans les deux semaines qui suivront l'élection. Corruption, fraude, trahisons, ce genre de choses. Surtout après la place

prioritaire que les grands partis ont accordée aux problèmes du Marché commun dans leurs discours électoraux.

L'air songeur, Bannerman demanda :

– Pourquoi cette hâte de m'éloigner d'ici ?

Tait se cala dans son fauteuil et lui jeta un regard froid.

– Parce que j'ai besoin de temps pour décider ce que je vais faire de vous. Vous êtes un emmerdeur, Bannerman. Vous jouez en solo. Or je veux constituer une équipe ici, et il n'y a pas de place pour les saltimbanques de votre espèce.

Bannerman fit la moue. Tait le regarda avec appréhension. Sans être immense, pas plus d'un mètre quatre-vingt, Bannerman était costaud et large d'épaules ; il donnait l'impression d'être plus grand. D'après son dossier, Tait savait qu'il avait trente-cinq ans, mais il aurait eu du mal à en juger s'il ne l'avait pas su. Il aurait pu être plus jeune, ou plus vieux. Ses cheveux raides, bruns, sans une trace de gris, retombaient négligemment sur son front. Il n'était pas vraiment beau, mais il avait de la présence, et ses yeux bleus et durs dégageaient quelque chose d'impérieux.

– Vous préféreriez peut-être que je trouve un boulot ailleurs, déclara Bannerman d'une voix plate, inexpressive.

– Le problème, Bannerman, rétorqua Tait avec un sourire mauvais, c'est que vous êtes trop bon pour qu'on vous jette. Probablement le meilleur journaliste d'investigation de toute l'Écosse pour l'instant, et extrêmement bien vu, en plus, au sud de la frontière. J'aimerais vous garder. Mais à mes conditions.

– Flatté. Je devrais demander une augmentation.

Tait se mit à rire :

– Enfoiré !

Bannerman inclina la tête sur le côté.

– Tant que chacun sait à quoi s'en tenir sur l'autre.

Et il sut qu'il allait devoir réfléchir à son avenir plus tôt que prévu.

Chapitre 3

En bas, une blancheur aveuglante s'étendait à perte de vue, tel un paysage arctique. En haut, le ciel d'un bleu profond était limpide. Le soleil se refléta sur les hublots lorsque l'avion vira vers l'est. Tout en sirotant son café, Bannerman le sentit amorcer sa longue descente. Quelque part, sous eux, devait se trouver la côte belge. Dans moins de vingt minutes, ils atterriraient à Bruxelles. Il regarda sa montre. Presque dix heures et demie. Vendredi matin. Onze heures et demie à l'heure d'Europe centrale, donc. Il avança l'aiguille.

Les deux sièges voisins du sien étaient occupés par un couple d'Américains d'un certain âge : lui, rouage mineur de l'OTAN ; elle, femme dynamique, très nature, apparemment habituée à parler pour eux deux.

– Henry Schumacher, s'était présenté l'Américain en avançant la main devant sa femme lorsqu'ils s'étaient installés, son visage aimable et grassouillet s'éclairant d'un grand sourire. Mon épouse, Laura-Lee.

Bannerman avait serré à contrecœur la main tendue.

– Neil Bannerman.

Laura-Lee s'était alors lancée dans un monologue ponctué de fréquentes questions auxquelles elle ne lui avait même pas laissé le temps de répondre. La vie ennuyeuse des Schumacher, mariés très jeunes à Chicago, l'ascension peu convaincante et banale de Henry Schumacher dans la sphère de la politique américaine. Le déménagement à Washington, l'invitation à une réception à la Maison-Blanche, la poignée de main ferme du Président.

– La plus grande fierté de notre vie. Un grand homme, monsieur Bannerman, un grand homme.

Puis l'affectation à l'OTAN et les fréquents voyages à Bruxelles.

– Un endroit vraiment peu sympathique, monsieur Bannerman, à moins d'y connaître les gens qu'il faut.

Bannerman avait écouté avec une patience qui se réduisait comme une peau de chagrin. La franchise inoffensive et les bonnes intentions des Schumacher, l'adoration souriante du mari pour sa femme, la crédulité de la femme à propos de l'importance de son mari. Ils devenaient, dans l'esprit de Bannerman, des caricatures que seule leur sincérité évidente pouvait racheter.

À l'avant de l'avion, le panneau s'alluma. Ils traversaient les nuages et apercevaient maintenant un patchwork de champs.

– Que m'avez-vous dit que vous faisiez, monsieur Bannerman ? demanda Mme Schumacher tout en attachant sa ceinture.

– Je n'ai rien dit, soupira Bannerman.

Elle fronça les sourcils et sembla surprise.

– Qu'est-ce que vous faites, alors ?

– Je vends des aspirateurs.

Schumacher se pencha en avant :

– Pour quelle marque ?

– La Compagnie des Aspirateurs et Brosses Éclair.

L'Américain hocha la tête comme s'il connaissait.

– Ils n'ont pas de liens avec les États-Unis ? Je pourrais connaître quelqu'un...

– Ça m'étonnerait, répliqua Bannerman.

L'avion descendait rapidement en décrivant un cercle au-dessus de l'aéroport.

– Je ne vois pas comment vous allez pouvoir vendre quoi que ce soit aux Belges, dit Mme Schumacher. Ce sont des gens si bizarres. Ils ne peuvent même pas se décider à parler le français ou le flamand. Si vous venez pour la première fois, vous allez trouver ça très déconcertant.

Lissant le devant de sa robe, elle lança à son mari :

– On dirait qu'on atterrit. Tu as les passeports, Henry ?

Il régnait une grande activité à l'intérieur du terminal – structure moderne sans âme où une muzak subliminale essayait d'infuser aux voyageurs un faux sentiment de sécurité. Néanmoins, on voyait partout, bien en évidence, des policiers belges en uniforme sombre. Armés de mitraillettes, ils portaient des pistolets dans des holsters en cuir fixés à leur ceinture noire. Héritage des récents détournements d'avions.

Bannerman regarda les Schumacher pousser un chariot à bagages vers la file des taxis.

– On se croiera peut-être, monsieur Bannerman, avait dit très sérieusement Mme Schumacher. Nous avons été ravis de vous rencontrer.

– Oui, vraiment ravis, avait renchéri son mari en lui serrant la main et en lui tendant sa carte de visite gaufrée. Si vous venez aux États-Unis...

Impossible de détester des gens comme eux, pensa-t-il en prenant la carte. Il se dirigea vers les cabines téléphoniques où il dut d'abord faire la queue pendant cinq minutes, puis déchiffrer les instructions d'utilisation en français et en

flamand. Enfin, il bourra la fente de pièces belges et composa un numéro. Le téléphone sonna deux fois avant qu'une voix féminine annonce :

– *Herald*.

– Tim Slate, s'il vous plaît.

– Désolée, vous l'avez raté. Il vient de partir à la conférence de presse de midi. Je peux vous aider ?

– Neil Bannerman, de l'*Edinburgh Post*. On devait déjeuner ensemble.

– Ah, oui. Il m'a prévenue que vous appelleriez. Vous êtes à Bruxelles ?

– Oui.

– Alors, le mieux, ce serait de le cueillir à la sortie de la conférence. Vous savez où est la salle de presse ?

– Je crains que non.

– Ah. Elle se trouve dans le bâtiment de la Commission. Le Berlaymont. Boulevard Charlemagne. Vous avez une accréditation de presse ?

– C'est une audition pour *Mastermind* ?

La fille se mit à rire.

– Désolée. Mais si vous n'avez pas d'accréditation...

– J'en ai une.

– Pas de problème, donc. La salle de presse est au premier étage. Demandez quand vous serez sur place.

– Merci...

Il n'arrivait pas à se rappeler si elle lui avait donné son nom. Comprenant son hésitation, elle dit :

– Mademoiselle Ricain. La boniche de service. Le *Post* et le *Herald* ne partagent pas seulement leur bureau, ils me partagent aussi – professionnellement parlant.

Amusé, Bannerman lança :

– Bien entendu. Merci, mademoiselle.

Il raccrocha et esquiva un gros Belge impatient de s'emparer de son téléphone.

Dehors, il faisait plus chaud qu'à Édimbourg. Le ciel était gris, chargé, les premières gouttes commençaient à tomber. Bannerman ressentit, comme toujours lorsqu'il débarquait à l'étranger, les premiers pincements du mal du pays. Un sentiment de désorientation, de solitude profonde. Ce n'était que dans ces moments-là qu'il redécouvrait son attachement à sa terre natale. Il pensa à son appartement, son chez-lui. Cette morne familiarité qui lui procurait un sentiment d'appartenance. La routine monotone du *Post*, les rues sombres de la capitale nordique en hiver, son esprit de clocher ; des bijoux rassurants à emporter et chérir pendant les nuits solitaires passées dans des chambres d'hôtel inconnues sous des cieux étrangers.

Depuis l'aéroport, le taxi ne mit que vingt minutes pour atteindre le centre après avoir traversé la banlieue industrielle du nord-ouest de la ville, longé le centre commercial de l'avenue Léopold III, puis le boulevard du Général-Wahis et le boulevard Auguste. Rues empruntées jadis par les tanks allemands venus de l'est, sous les yeux des Belges vaincus qui les regardaient passer sous leur fenêtre ou devant leur porte en les haïssant en silence. La ville avait été reconstruite, en s'adaptant à un monde nouveau. Les marteaux des démolisseurs anéantissaient le passé – alignements de maisons mitoyennes grises et de places pavées, grands immeubles croulants ayant connu des jours meilleurs, et pires aussi. Bannerman se demanda quel genre d'avenir bâtissaient les urbanistes d'aujourd'hui.

Le Berlaymont se dressait au cœur du quartier commerçant de Bruxelles, bâtiment massif en forme d'étoile vu du ciel, dominant tous les autres avec ses grandes parois de verre incurvées. Côté rue, chaque bureau était vitré du sol au plafond, de telle sorte qu'en regardant de l'extérieur on avait l'impression que la moitié de l'immeuble avait été découpée, offrant une vision directe sur l'intérieur de

chaque pièce où des gens travaillaient, se bagarraient, intriguaient. Devant sa façade, le métro. De l'autre côté du boulevard, l'immeuble en pierres blanches abritant le Conseil de l'Union européenne.

La conférence n'était pas terminée. Dans la salle de presse, cinq intervenants assis derrière une longue table s'adressaient en français au groupe d'une cinquantaine de journalistes répartis sur cinq rangées de bancs en demi-cercle autour de la table, avec micro à chaque place et écouteurs reliés aux cabines des interprètes situées dans des galeries latérales. Elles étaient vides. Les journalistes qui posaient des questions semblaient tous parler couramment le français.

Bannerman entra par le fond de la salle et en fit le tour sur la droite jusqu'à un bar où il commanda une bière. Plusieurs journalistes assis sur des tabourets buvaient de la bière ou du café en bavardant à voix basse ou en lisant des journaux – *Le Monde*, le *Guardian*, *La Belgique Soir*, *Die Welt*, *La Stampa*, *The Times*. Sur les bancs, l'assistance ne paraissait pas très attentive. Il régnait une atmosphère étrangement décontractée. Informelle ou peut-être indifférente. Deux secrétaires passaient sans cesse entre les rangs pour distribuer des communiqués rédigés en diverses langues. Appuyé au bar, Bannerman sirota sa bière. Il avait repéré la silhouette mince de Slater, reconnaissable à sa barbe rousse. Il ne l'avait rencontré qu'une seule fois, des années plus tôt, quand il travaillait à l'*Evening Times*. Avant que le *Post* ne l'envoie à Bruxelles comme correspondant à la CEE. Bannerman le trouva considérablement vieilli ; il avait le visage pâle, les traits tirés, et son long nez fin paraissait plus pincé que dans son souvenir.

La conférence s'acheva. Tandis que les journalistes se regroupaient par nationalités, Slater aperçut Bannerman et avança vers le bar. L'air distrait, il ne souriait pas.

– Tu es en retard, dit-il. Offre-moi une bière.

Puis, avec un petit sourire :

– Le bar est subventionné.

Bannerman se pencha sur le comptoir :

– Deux bières, demanda-t-il en poussant un billet de cinquante francs vers le barman.

Puis, se tournant vers Slater :

– Beaucoup de boulot ?

Les yeux verts de ce dernier évitèrent les siens.

– Pas cette semaine. Le seul vrai sujet de conversation, c’est l’élection britannique. Les Allemands et les Français ont la trouille que le gouvernement perde. Si l’opposition gagne, on pense ici que l’Union européenne fera encore marche arrière – même si on ne peut pas dire qu’elle avance beaucoup.

Bannerman sentit chez Slater une hostilité qui le mit mal à l’aise. *Dire que je vais devoir passer un mois avec toi*, pensa-t-il. Slater leva son verre :

– À la tienne.

Ils furent alors rejoints par deux journalistes que Bannerman avait vus approcher lentement. Le premier dans un costume sombre impeccable, la soixantaine, visage bronzé et ridé. L’autre, plus jeune, plus décontracté, une tignasse de cheveux blonds retombant sur un visage angélique insipide.

– Perte de temps, aujourd’hui, Tim, dit ce dernier en tapotant le dos de Slater. Tu as pêché quelque chose d’intéressant ?

Bannerman sourit. Le jeu classique des hommes de presse. Chercher à s’assurer qu’on n’a rien raté. À ses débuts, il avait très vite appris que les journalistes ne comparent pas leurs notes par souci d’exactitude. L’instinct était de chasser avec la meute plutôt que de se fier à son propre jugement. En gagnant de l’assurance, il avait éprouvé une satisfaction cruelle à laisser la meute dans le désarroi en la quittant sur

un « sacrée bonne histoire », alors que tous cherchaient à se confirmer mutuellement qu'il n'y avait « rien à en tirer ». Très efficace pour leur pourrir la journée, surtout quand il n'y avait effectivement rien à en tirer. Mais Slater se contenta de répondre :

– Non.

Puis, à contrecœur, il fit les présentations :

– Neil Bannerman, journaliste d'investigation au *Post*. Jim Willis, *Evening Standard*, Roger Kearney, *Euro-News*.

Kearney, le blond, dit :

– Ah, oui. J'ai entendu parler de vous, Bannerman. Qu'est-ce qui vous amène à Bruxelles ?

– Je suis venu remuer un peu de boue. S'il y en a à remuer.

Willis s'esclaffa :

– Vous êtes sur un terrain fertile, mon vieux. La corruption grouille. Il faut que vous jetiez un œil sur le système d'octroi des subventions au tiers-monde. Des arnaques géniales. Des gros pots-de-vin versés aux fonctionnaires de la Commission par des dictatures de pacotille dont la moitié des revenus bruts du pays est dépensée en palais royaux et piscines de luxe pour les dirigeants. Vous n'aurez pas trop de mal à creuser de ce côté-là.

Kearney avala une gorgée de bière et pointa un doigt vers Bannerman :

– L'attribution des contrats aux compagnies des pays membres pour des projets d'infrastructure. Il y a sûrement des fraudes. Pourquoi, par exemple, la France reçoit-elle plus d'argent que les autres membres de la Communauté pour construire des routes quand un endroit paumé comme l'Irlande a que dalle ?

– L'agriculture, en voilà encore une belle source d'escroquerie, renchérit Willis, si vous creusez un peu plus.

Sans se donner la peine de cacher son mépris, Bannerman lança :

– Et pourquoi vous ne creusez pas vous-mêmes, pour commencer ?

Willis fronça les sourcils.

– Oh, faites pas chier, Bannerman. C’est ici qu’on gagne notre pain. On ne va pas cracher dans la soupe.

– Et vous vous prétendez journalistes ? ricana Bannerman. Vous êtes peinarde ici, hein ? On vous mâche le travail. Vous devriez essayer de vivre dans le monde réel.

– Allez vous faire foutre ! s’écria Kearney d’une voix coléreuse qui fit tourner quelques têtes dans leur direction. Pour vous, pas de problème, vous débarquez, vous remuez la merde et vous vous cassez. Vous n’avez rien à perdre. Petit malin de mes deux.

– Viens, on s’en va, dit Slater en prenant fermement Bannerman par le bras et en le tirant vers la porte. Une fois dans le couloir, il s’arrêta :

– Mais à quoi tu joues, putain ?

Bannerman haussa les épaules.

– Je pique juste quelques journalistes pour voir s’ils saignent.

En regardant Slater, plus petit que lui – un mètre soixante-quinze ou soixante-seize – hagard, d’une maigreur effrayante, ses cheveux roux bouclés, sa barbe rousse, sa chemise blanche au col rabattu sur un blouson en jean délavé, il se radoucit un peu.

– Écoute, je regrette. Je suis juste furax d’être ici. Si on allait déjeuner ?

Chapitre 4

Kale descendit son sac du filet à bagages et enfila son manteau lorsque le train freina à l'entrée de la gare du Nord et dépassa les grands chariots débordant de courrier alignés sur le quai. Le jeune homme renfrogné qui n'avait pas arrêté de fumer des Gauloises depuis Ostende et la grosse paysanne belge au visage rougeaud occupée à tricoter une chose grise informe posée sur ses genoux lui lancèrent un regard curieux. C'était un étranger. Ils le savaient, même si personne n'avait prononcé un seul mot pendant l'heure et demie du trajet jusqu'à Bruxelles, dans la pénombre qui envahissait le nord de la Belgique. Une communion tacite s'était établie entre le jeune homme et la vieille femme, deux Belges dans un compartiment de train avec un individu qui n'avait pas uniquement l'air d'un étranger. Ils éprouvèrent une sorte de soulagement au moment où il fit coulisser la porte pour sortir dans le couloir. L'étrange tension, aussi présente que le cliquetis des aiguilles de la vieille ou le battement de pied impatient du jeune, parut se dissiper dans le courant d'air froid qui balaya le compartiment. La

vieille femme sourit au jeune homme, qui haussa les épaules presque imperceptiblement, alluma une nouvelle Gauloise et tourna son visage renfrogné vers la vitre pour regarder dehors.

Kale frissonna dans l'air froid de la nuit et se dirigea vers le bout du quai. Il semblait être le seul passager à descendre ici. Un garde hocha la tête et l'employé affecté au portillon lui fit signe de passer. Un escalier, une galerie marchande, des portes en verre, un vaste hall de marbre désert où ses pas résonnaient. Il suivit un panneau indiquant la rue du Progrès et prit la direction du nord dans cette rue pavée obscure, le long d'immeubles croulants aux fenêtres et aux portes masquées par des volets en fer. Un tramway émergea d'un tunnel menant à la station du préméto et passa avec un bruit métallique sous les voies du chemin de fer. Trois gamins dépenaillés à bicyclette filèrent dans la direction opposée.

Dans la rue, une vitrine brillait sous trois lettres au néon : BAR. Une forte femme d'âge mûr, boudinée dans une robe courte décolletée, y fumait une cigarette avec un air de profond ennui. Elle haussa un sourcil à moitié chargé d'espoir au passage de Kale, puis retomba vite dans son morne abattement quand elle vit qu'il ne s'arrêtait pas. Plus loin, les lumières d'un café se reflétaient sur le trottoir. Kale poussa la porte et pénétra dans sa chaleur enfumée.

Des ouvriers en veste grise et casquette en tissu levèrent les yeux de leur bière pour lui jeter un regard soupçonneux. Ce n'était pas un habitué, or seuls les habitués venaient boire ici. Kale tira une chaise de sous une table vide et laissa tomber son sac par terre. La table en bois bancale avait un pied plus court que les autres. Le barman sortit de mauvaise grâce de derrière son comptoir.

– Vous désirez ?

Putains d'étrangers, pensa Kale. Ils ne peuvent pas parler anglais ?

– Bière, grogna-t-il en français, tout allumant une cigarette.

Le barman tira un demi de Stella pression dans une chope et éclaboussa la table en la posant brutalement sur la table. Kale regarda d’abord la bière se répandre sur le bois, puis le barman. Le Belge hésita une seconde. Normalement, il s’en serait moqué. Mais il y avait quelque chose d’impérieux et de légèrement sinistre dans les yeux sombres de l’étranger. Il prit un chiffon sur le comptoir, souleva la chope pour essuyer la table et le fond du verre avant de la reposer sur un rond en carton.

– Trente-cinq francs.

Kale ne broncha pas et ne fit pas mine de payer. Mal à l’aise, le barman dansait d’un pied sur l’autre ; finalement, il prit un carnet sur lequel il écrivit 35 F, déchira la feuille et la fit glisser devant l’étranger. Kale baissa les yeux, hocha la tête et retira un billet de cent francs d’une liasse rangée dans son portefeuille. Le barman le prit et fouilla dans sa poche pour lui rendre la monnaie. La demi-douzaine de clients du café observait la scène en silence, un silence de plus en plus palpable. Un jeune se désintéressa de Kale pour jouer au flipper. Les conversations reprurent à voix feutrée, mais l’atmosphère était lourde et les yeux se tournaient fréquemment vers l’étranger.

Kale ne s’en rendait même pas compte. La bière était fraîche et agréable après ce long voyage de huit heures depuis Londres. Il lui était impossible de prendre l’avion pour le boulot. Les aéroports internationaux étaient tous équipés de systèmes antiterroristes sophistiqués à travers lesquels sa quincaillerie ne pouvait passer inaperçue. *Putains de pirates de l’air*. Il ne comprenait pas que des hommes risquent leur vie à des fins politiques. Ça ne faisait que lui compliquer la vie.

Quel voyage ennuyeux. Le ferry de Douvres à Ostende rempli de touristes en partance pour les stations de ski

allemandes, suisses et autrichiennes. Une fille aux longs cheveux bruns et au rire désinvolte. Peut-être allait-elle passer les longues soirées d'hiver dans un chalet de montagne, à boire du schnaps avec ses amis devant un feu de bois. Car elle avait des amis, bien sûr. Une fille pareille. Elle ne l'avait pas remarqué, assis dans un coin du pont inférieur en train d'écouter avec gêne les divagations d'une vieille dame allemande qui se remémorait son Paris d'après-guerre et la mort de son mari neuf ans plus tôt pendant des vacances à Majorque. Cette fille ne s'était pas sentie envahie par sa présence, ce qui arrivait toujours aux autres, ou peut-être en avait-elle eu conscience et fait semblant de ne pas la remarquer. Il avait fini par monter sur le pont pour échapper à l'innocence de la vieille dame. Il n'y avait plus de place pour l'innocence dans sa vie. Elle le perturbait.

Le pont était désert, ce qui lui convenait mieux. La peinture blanche striée de rouille, le vernis cloqué des rangées de bancs vides, les canots de sauvetage jamais sortis de leurs supports. L'air pur et froid dans ses poumons, la force du vent sur son visage, l'étrange chaleur du soleil par cette journée d'hiver inhabituellement douce. Les mouettes criaient et décrivaient des cercles dans le plus pâle des ciels bleus. Les remous de la mer étaient verts dans le sillage du bateau. L'Angleterre avait disparu, on ne voyait pas encore la côte belge. Il était resté là, emmitouflé dans son manteau, silhouette solitaire au milieu des chaises longues vides, loin de la chaleur du pont inférieur où des enfants pleuraient et couraient entre les bancs pendant que leurs parents buvaient des alcools hors taxe en fumant des cigarettes hors taxe, et que des jeunes gens riaient avec insouciance, comme cette fille, et parlaient de la vie avec sérieux. Son exil de la vie, de leur vie, il se l'était imposé, pensait-il avec une certaine satisfaction, et pour toujours. De cette manière, il pouvait presque être en paix avec lui-même dans le vide de son existence.

Il finit sa bière, quitta le café sous le regard de tous les clients, tourna à gauche dans la rue Masui, et parcourut encore cent mètres jusqu'au petit hôtel obscur où il avait réservé une chambre. Les rues lui étaient aussi familières que s'il avait toujours vécu à Bruxelles. Chaque zone d'opération avait été étudiée avec minutie sur un plan de la ville. Chaque rue, chaque ruelle susceptible d'être empruntée s'était gravée avec précision dans sa mémoire.

Kale laissa tomber son passeport sur le bureau de la réception et regarda l'employé le prendre, puis l'examiner. Il avait été fabriqué par un expert de Londres. Un petit bijoutier binoclard du côté de Leicester Square, un des derniers artistes de sa profession. Extrêmement discret. Kale n'aurait fait confiance à personne d'autre.

– Ah, oui, monsieur Ross, dit le réceptionniste en évitant soigneusement de croiser le regard de l'étranger. Signez ici, s'il vous plaît.

Il signa le formulaire ; l'homme recopia les renseignements du passeport avant de le lui rendre, avec une clé.

– Chambre 22. Deuxième étage.

Kale traversa le hall sombre jusqu'à l'ascenseur à l'ancienne et tira la grille en fer forgé. L'employé le regarda disparaître dans la cage qui s'élevait lentement et frissonna. Peut-être à cause de l'air froid entré avec l'étranger.

La chambre triste et nue sentait le renfermé. Kale lâcha son sac à côté d'un lavabo en porcelaine fêlé, s'allongea sur le petit lit étroit affaissé au milieu, et alluma une cigarette.

Les yeux fermés, il pouvait encore sentir l'odeur de corдите et de poussière qui, des années plus tôt, en Arabie, lui avait piqué les narines par une journée torride. Le sergent, un lourdaud ignare, hurlait par-dessus les explosions des obus – cette image vivace lui revenait très souvent. Le voisin de Kale était mort, un soldat qu'il connaissait à peine. Les mouches ne tarderaient pas à coloniser son corps, à se

nourrir de ses blessures. Tirillé par la peur et la chaleur, Kale transpirait. Les tirs d'obus de l'arrière avaient réduit en miettes les murs blanchis à la chaux du village. Pourtant les rebelles refusaient de bouger. Des enturbannés armés de fusils russes. Accroupi dans le cratère, les yeux au ras du sol, Kale essayait d'identifier les survivants au milieu des tourbillons de fumée et de poussière qui s'échappaient des décombres. Cinq hommes de son unité avaient déjà progressé de cent mètres sur sa gauche pour tenter de contourner la face nord de la cible. Tac-tac-tac saccadé d'une mitrailleuse provenant d'un endroit assez proche, Kale avait vu deux soldats tomber. Cette fois, ce n'était pas le tireur d'élite ennemi, celui qui réussissait si bien à les clouer au sol.

– Couvre ces connards, bon Dieu ! aboyait le sergent.

La bouche sèche, Kale sortait la tête et les épaules du cratère. La mitrailleuse crachait de nouveau, il voyait le rebelle bouger à travers un trou du mur sur sa droite. Il visait et tirait. La silhouette mordait la poussière. Le trou mesurait moins d'un mètre de large, à peut-être deux cents mètres de distance. Presque au même instant une balle frappait le bord du cratère et lui projetait de la poussière et des éclats de pierre au visage. Il baissait vivement la tête en clignant furieusement des yeux.

– Dégomme-moi ce putain de sniper, bon Dieu ! hurlait le sergent. On ne peut pas avancer tant que tu ne l'as pas descendu.

Mais lui-même ne tirait pas.

Les tirs se déchaînaient autour de Kale ; le soldat de gauche lui tombait brusquement dessus, la moitié de la tête emportée. Kale le repoussait d'un coup de pied et voyait le devant de sa chemise kaki souillée de sang épais et collant. Les tirs d'obus cessaient pour permettre aux troupes de progresser, mais personne ne sortait de son abri. Les cinq hommes qui avaient avancé un peu plus tôt étaient tous